

Quelques lectures pour accompagner le Cours

Marcel Dumais, Le Sermon sur la Montagne (Mt 5 - 7), *Cahiers Evangile* 94, Paris, Cerf, 1995.

Jan Lambrecht, Et bien moi, je vous dis. Le discours-programme de Jésus (Mt 5 - 7 ; Lc 6,20-49), (Lectio divina 125), Paris. Cerf, 1986.

Jean Zumstein, Matthieu le théologien, *Cahiers Evangile* 58, Paris, Cerf, 1986.

Le Sermon sur la montagne, *revue Lumière et Vie* 183, Lyon, 1987.

EVANGILE ET CULTURE

51^e Cours Biblique par Correspondance

octobre 1999 - avril 2000

Une parole impossible !

Evangile selon Matthieu

Chapitres 3 à 7

Introduction : Qui a peur du sermon sur la montagne ?

 Nous vous proposons, avant d'entrer dans cette introduction, de lire dans votre Bible les chapitres 5 à 7 de l'évangile de Matthieu. Lisez ce texte tranquillement, retrouvant vraisemblablement des passages que vous connaissez bien, et en (re)découvrant d'autres. Si vous avez l'idée de noter les réactions et questions surgissant au cours de cette lecture du Sermon sur la montagne, ce serait une bonne idée d'y revenir au terme de cette première étude ou de garder ces impressions pour la suite du Cours.

Le texte sur lequel le Cours biblique par correspondance vous invite à vous pencher cet hiver ne laissera personne indifférent. Depuis toujours, ces trois chapitres de l'évangile selon Matthieu (Mt 5-7), qu'on appelle le Sermon sur la montagne, ont suscité des réactions

Que choisir ? Faut-il opter pour l'une des quatre lectures ou en construire une autre ? Lesquelles trouvent appui dans le texte matthéen, et lesquelles s'en écartent ?

D'emblée, quelques faits sautent aux yeux. A propos de la première lecture : les disciples dans le premier évangile n'apparaissent pas comme des prototypes de moines, mais comme les représentants de la communauté croyante. A propos de la deuxième lecture : fallait-il vraiment un discours de trois chapitres pour démontrer l'incapacité humaine à faire le bien ? Troisième lecture : il semble pourtant que ce programme de vie est adressé aux disciples, et non pas aux foules directement. Quatrième lecture : une morale de l'intention respecte-t-elle le fait que le Sermon sur la montagne est très concret dans ses demandes et ses exemples (voir 5,21-48) ?

Les questions jaillissent, donc. Mais deux raisons au moins poussent à ne pas trancher immédiatement.

La première est que ces lectures, vénérables, demandent à être soigneusement mises à l'épreuve du texte pour éprouver leur fiabilité. Nous y reviendrons au long du Cours.

Seconde raison : il se pourrait bien que ces lectures ne s'excluent pas toutes, mais que chacune détienne une part de vérité dans l'observation du texte. Il est donc préférable de les garder à l'esprit, toutes ensemble.

2. La lecture proposée à la Réforme par Martin Luther rompt avec la précédente : les demandes du Sermon sur la montagne s'adressent à chacun et rappellent l'infinie exigence de la Loi de Dieu. Mais personne n'est capable d'y satisfaire. Cette impraticabilité doit convaincre le croyant de son incapacité à faire le bien, et le mener à la repentance. Le seul qui soit en mesure d'observer la règle est le Christ, dont l'obéissance reçoit valeur substitutive ; le croyant, mis au bénéfice de la fidélité de Jésus, peut ainsi paraître devant son Dieu.

3. Tout à l'opposé des deux premières, on rencontre une lecture qui pourrait être appelée politique. Au début du XXe siècle, le comte et écrivain Léon Tolstoï et les promoteurs du socialisme chrétien (le Suisse Leonhard Ragaz, mort en 1945) l'ont défendue. Cette lecture prend les paroles de Jésus au pied de la lettre : elles dressent la charte d'une société d'amour et de réconciliation entre les hommes. C'est à ce prix que le Royaume du Christ pourra s'établir sur terre, entraînant la disparition du pouvoir répressif de l'Etat avec la police et l'armée.

4. Au XIXe siècle et au début du XXe, sous l'impulsion du philosophe Kant et de la philosophie idéaliste, on a beaucoup développé l'idée suivante : par opposition au judaïsme, Jésus défend une morale différente, et c'est une morale de l'intention. Le Sermon sur la montagne ne dresse pas un code de bonne conduite ; il réclame la conversion du cœur. C'est dans l'intention que doit se loger le bien, et voilà pourquoi Jésus affirme que l'adultère commence déjà dans le regard de désir (5,28).



Une proposition : parvenus à cet endroit de notre Introduction, et avant de lire les dernières lignes, parcourez les chapitres 5 - 7 de Matthieu et repérez les indices qui vous paraissent aller dans la direction de l'une ou l'autre des quatre lectures qui viennent d'être présentées.

Quelle lecture choisir ?

fortes. Sitôt qu'on lit attentivement ces paroles de Jésus, on est saisi de vertige : comment accueillir des exigences aussi absolues ?

"Si ton oeil droit entraîne ta chute, arrache-le et jette-le loin de toi (...) et si ta main droite entraîne ta chute, coupe-la" (5,29-30). Le choix est cruel : ou bien le lecteur, la lectrice prennent ces impératifs au pied de la lettre, et se trouvent dès lors confrontés à une demande inhumaine ; ou bien ils les comprennent comme une façon de parler, comme une tournure exagérée (à la mode orientale)... mais du coup, le soupçon s'infilte d'avoir trahi la parole de Jésus simplement parce qu'elle devenait gênante. Quelle parole impossible !

Vivre heureux d'être persécuté, tendre l'autre joue, prier pour ses ennemis... On ne ressort pas indemne de lire ces mots qui transpercent. Jésus défend-il ici une vertueuse utopie ? Faut-il prendre au sérieux cette morale qu'on dirait volontiers irréaliste ? Comme on le verra, les réponses ont varié au cours des temps. Aujourd'hui aussi, plusieurs chemins de lecture sont ouverts. Mais avant de les explorer, posons-nous la question : à qui ces paroles incandescentes sont-elles destinées ? Dans le cadre de l'évangile, à qui Jésus s'adresse-t-il ? Qui est interpellé ainsi ?

Des disciples et des foules

Le Sermon sur la montagne est le premier des cinq grands discours de Jésus au sein du premier évangile. Les autres discours occupent les chapitres 10, 13, 18 et 24-25. A son habitude, l'évangéliste Matthieu a pourvu ce discours d'une introduction mettant en place les interlocuteurs (5,1-2), ainsi que d'une conclusion qui fonctionne comme un signal de fin : *"Or, quand Jésus eut achevé ces instructions..."* (7,28 ; voir aussi 11,1 ; 13,53 ; 19,1 ; 26,1).

Lisons l'introduction : *"A la vue des foules, Jésus monta dans la montagne. Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent de lui. Et, prenant la parole, il les enseignait"* (5,1-2). A qui s'adresse Jésus : aux foules ou aux disciples ? Les deux cercles sont mentionnés, mais les disciples

sont visiblement privilégiés : Jésus s'assied (c'est la position du rabbi lorsqu'il délivre l'enseignement), les disciples s'approchent en restant debout (c'est l'attitude des élèves écoutant le maître). L'introduction du discours met donc en place une scène d'instruction des disciples par le maître, ce que confirme l'adresse en v o u s qui surgit très tôt : heureux ê t e s - v o u s lorsqu'on vous insulte (5,11), v o u s ê t e s le sel de la terre (5,13), v o u s ê t e s la lumière du monde (5,14).

Manifestement ce sont les disciples, compagnons de Jésus, partageant sa destinée et son cheminement, qui sont interpellés de cette façon.

Pourtant, les foules sont aussi présentes. A la fin du discours, Matthieu relève que "*Les foules restèrent frappées de son enseignement.*" (7,28). A qui, exactement, Jésus parle-t-il ? Le double auditoire qu'aménage l'évangéliste lorsqu'il écrit son récit est significatif de la portée de ces paroles : Jésus s'adresse à ses disciples, et déroule à leur intention le programme de vie de ceux qui lui sont attachés. Mais en même temps, cet enseignement retentit en la présence des foules ; elles sont sidérées de ce qu'elles entendent. Les paroles de Jésus, reçues par ses adhérents, revêtent donc une portée universelle. Ce n'est pas l'initiation confidentielle d'une secte qui se distille ici ; une vérité est exposée, dont chacun peut recevoir le choc et reconnaître la valeur.

Jésus énonce une vérité vraie pour tout homme ; faut-il être disciple pour l'accepter ?

Qui sont les disciples ?

Qui sont les disciples dans le premier évangile ? La réponse paraît simple : ce sont les compagnons de Jésus durant sa vie en Palestine entre l'an 27 et l'an 30. Mais lorsque le texte mentionne leur présence, à qui le lecteur, la lectrice sont-ils invités à penser ?

Nous butons ici sur une particularité du texte de Matthieu. Lorsque l'évangéliste écrit *disciple*, il pense aussi bien aux compagnons de vie

pharisiens, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux" (5,20). Il ne faut pas non plus prier, jeûner ou faire l'aumône "*comme les hypocrites*" (6,2.5.16), et sous cette appellation, on reconnaît sans peine les "*scribes et pharisiens hypocrites*" de Mt 23.

Au moment où Matthieu écrit son évangile, le parti pharisien est en effet devenu le chef de file du judaïsme en voie de reconstruction après la catastrophe de 70. Notre évangile les fait souvent intervenir comme les opposants de Jésus, noircissant un portrait que la tradition avant lui n'avait pas brossé aussi défavorablement.

Le présent de Matthieu pèse donc sur l'image du judaïsme reflétée dans l'évangile. On tiendra compte de ce penchant dû aux circonstances historiques de la rédaction, tout en se souvenant que la chrétienté à laquelle l'écrit est adressé n'est pas en position de force, mais de faiblesse, face aux pharisiens.

Comment lire le Sermon sur la montagne ?

On l'a dit précédemment, les paroles du Sermon sur la montagne ont de tout temps, par leur force brute, dérangé les lecteurs et lectrices de l'évangile. Et face à cette provocation, de multiples lectures ont été proposées. Toutes tentent de répondre à la question : peut-on obéir à ces paroles, et à quelles conditions ? Comment accueillir ces exigences, sans les dépouiller de leur force, mais sans non plus en faire une règle inhumaine ?

Les lectures sont allées dans quatre directions.

1. Une interprétation catholique traditionnelle (et majoritaire jusqu'à Vatican II) consiste à envisager les commandements de Jésus comme des "conseils évangéliques", réservés aux adeptes de perfection (5,48). Le Sermon sur la montagne est alors considéré comme un e r è g l e m o n a s t i q u e. Cela ne signifie pas que les chrétiens ordinaires sont dispensés d'aimer leur prochain ; mais seul le retrait du monde permet de satisfaire, dans sa radicalité, à la morale absolue du Sermon sur la montagne.

signent pas leur ouvrage ; ils veulent s'effacer derrière Celui qu'ils annoncent.

Mais revenons à l'an 70, qui est une année noire pour le judaïsme : elle marque la dévastation de Jérusalem et de son Temple par les légions romaines de Titus. Cet événement traumatisant a laissé des traces dans l'évangile (22,7 ; 23,38). Par ailleurs, l'hostilité qui monte entre juifs et chrétiens perçue constamment dans le texte : les envoyés de Jésus sont persécutés (5,11-12), battus dans les synagogues (10,17), traduits en justice (10,18), pourchassés de ville en ville (23,34). Au moment où Matthieu écrit son évangile, sa communauté a été expulsée de la Synagogue ; les liens avec le judaïsme viennent d'être brutalement coupés (l'évangile parle de *leurs* synagogues : 4,23 ; 9,35 ; 10,17 ; 12,9 ; etc). Blessée, fragilisée par cette coupure du cordon ombilical qui la reliait au judaïsme, cette communauté doit ressaisir son identité chrétienne. On comprend qu'elle ait eu besoin, à ce moment précis, d'un évangile.

L'écrit de Matthieu s'inscrit dans cette visée identitaire. Il profile l'identité chrétienne en la détachant du judaïsme, dont il fallait bien se différencier. On comprend dès lors pourquoi, plus souvent que dans les évangiles de Marc ou de Luc, le comportement des autorités juives est dépeint négativement. Mais la violence de notre évangile à l'égard des juifs est à la mesure de leur proximité : juifs et chrétiens ne sont pas, à l'époque, des étrangers l'un pour l'autre ; ce sont des frères ennemis, qu'une histoire tragique vient de séparer. On n'est jamais aussi violent qu'à l'endroit de ceux qui nous furent proches, et d'une certaine manière, le demeurent.

Un portrait noirci

Le premier évangile est à la fois le plus juif des évangiles et celui qui se démarque le plus fortement du judaïsme. La distance prise à l'égard des juifs est encore plus nette en ce qui concerne la figure des pharisiens. Constamment, chez Matthieu, ils représentent un modèle à ne pas suivre. *"Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des*

du Nazaréen qu'au lecteur croyant de son évangile. D'une certaine façon, lorsque les disciples entrent en scène dans le récit, ce sont aussi les lecteurs qui se trouvent impliqués ; ce qui se dit, ce qui se fait les concerne directement. Matthieu est celui des évangélistes qui identifie le plus nettement disciples et lecteurs. Pour l'évangéliste Luc, les disciples - qu'il appelle apôtres - sont exclusivement les témoins de la vie de Jésus, de sa mort et de sa résurrection (Ac 1,21-22). Pour Matthieu, ils ne sont pas qu'une figure du passé ; tout lecteur, toute lectrice qui s'approche pour entendre le Christ peut se glisser dans la peau des disciples du récit (Mt 12,50).

Les quatre hommes dont il relate l'appel au seuil du Sermon sur la montagne (4,18-22) sont donc représentatifs de tout homme, toute femme, appelés à s'identifier aux compagnons du Maître. Les foules de l'évangile, quant à elles, symbolisent l'attitude bienveillante mais distante, intriguée mais prudente, à l'égard de Jésus ; elles figurent l'humanité en quête d'Évangile.

Un discours-programme

Le Sermon sur la montagne, on l'a dit, est le premier des cinq grands discours de Jésus dans l'évangile selon Matthieu. A la différence de Marc et de Luc, Matthieu a tenu à regrouper en de larges séquences les traditions qui lui sont parvenues sur les paroles de Jésus. Chaque discours est centré sur un thème : l'envoi en mission (Mt 10), les paraboles du Royaume (Mt 13), la vie communautaire (Mt 18), le présent et l'avenir (Mt 24-25).

Le Sermon sur la montagne n'est pas seulement le plus important des cinq discours ; il constitue la première manifestation publique de Jésus selon Matthieu, la première action que l'évangéliste choisit de présenter avec éclat. Ce discours affiche, au seuil de l'évangile, le programme que Jésus se donne à lui-même et donne à qui veut le suivre. Monté sur *la montagne* (5,1), qui tient lieu de Sinai, Jésus relit et réinterprète la Loi de Dieu, déployant les promesses et les impératifs qu'elle renferme pour la vie croyante. En quelque sorte, le

Sermon sur la montagne énonce la charte qui lie Dieu et ceux qui veulent être ses fils et ses filles.

Que ce "code de vie" retentisse très tôt dans l'évangile était plus important que tout pour Matthieu. Car cet évangéliste accorde une importance capitale à la parole de Jésus ; il a donc composé avec soin ce condensé d'enseignement, qui rassemble les paroles fortes du maître sur la façon de réussir ou d'échouer sa vie devant Dieu.

Avant que Matthieu rédige son évangile, les premiers chrétiens avaient déjà regroupé quelques paroles de Jésus en un ensemble, que l'on retrouve en Lc 6,20-49. Cet embryon de discours s'ouvre déjà par les béatitudes (Lc 6,20b-22 ; voir Mt 5,3-6) pour se clore par la parabole des deux bâtisseurs (Lc 6,48-49 ; voir Mt 7,24-27). Matthieu a enrichi ce noyau ; il l'a considérablement élargi par l'apport d'autres paroles que lui livrait la tradition de sa communauté.

Bonheur et jugement

Le discours de Jésus sur la montagne s'articule en trois parties.

Le prologue contient les béatitudes (5,3-12) et les paroles sur le sel et la lumière (5,13-16).

Le corps central s'ouvre par une déclaration de principe sur l'accomplissement de "*la Loi et les Prophètes*" (5,17), et se ferme sur la règle d'or qui résume le contenu de "*la Loi et les Prophètes*" : "*Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : c'est la Loi et les Prophètes.*" (7,12). Entre-deux se déploie une catéchèse sur les rapports à autrui (5,21-48), la relation à Dieu (6,1-18), l'argent (6,19-34), le donner et le recevoir (7,1-11).

La troisième partie conclut le Sermon par la parole sur les deux voies (7,13-14), les critères du vrai disciple (7,15-23) et la parabole des deux bâtisseurs (7,24-27).

Prologue

Béatitudes (5,3-12)

Le sel et la lumière (5,13-16)

Corps central

Déclaration sur l'accomplissement de la Loi et des

Prophètes (5,17-20)

Le rapport à autrui : les anti-thèses (5,23-48)

La relation à Dieu : aumône, prière, jeûne (6,1-18)

L'argent (6,19-34)

Donner et recevoir (7,1-11)

La règle d'or (7,12)

Conclusion

Les deux voies (7,13-14)

Vrai et faux disciples (7,15-23)

Parabole des deux bâtisseurs (7,24-27)

Une visée identitaire

On admire avec quel soin les premiers chrétiens ont conservé, rassemblé, fixé la mémoire des paroles de leur maître. Aucun disciple n'a pris en note les propos de l'homme de Nazareth : la chose n'est pas pensable dans l'antiquité, et aucun signe ne nous en a été conservé. Très tôt, en revanche, la mémoire a fonctionné pour véhiculer oralement, puis par écrit, le souvenir de ses propos.

Les chercheurs estiment que le premier noyau du discours (identifiable en Lc 6,20-49) a été fixé par écrit autour des années 40 à 50, dans un document aujourd'hui perdu auquel Matthieu et Luc ont eu accès. L'évangéliste Matthieu compose son évangile plus tard, c'est-à-dire peu après 70. De l'auteur lui-même, nous ne savons rien ; la tradition de l'Eglise l'a parfois identifié au collecteur d'impôts appelé par Jésus en Mt 9,9 (Marc et Luc le nomment Lévi), mais rien n'est sûr. Ce qui nous reste de cet homme est son récit, et mieux vaut respecter son anonymat, car il est significatif : à la différence des écrivains grecs ou romains, juifs et chrétiens dans l'antiquité ne